

Mes mains se promenaient lentement sur la pierre gravée, suivant avec douceur, presque légèreté les courbes effacées d'une inscription millénaire.

Au contact fragile de ces doigts étrangers, les aspérités du rocher - celles naturelles de sa genèse, et du vent et de la pluie, ou celles laissées autrefois par l'éclat froid du ciseau - semblaient se dissoudre aussi soudainement que miraculeusement dans la matière, jetant maintenant sur le poli comme un jeu de reflets émaillés par la dextérité d'un lapidaire.

Significations retournées à de plus certaines origines; la carapace de l'instant, la soie et la couleur des mots: ma mémoire.

Des formes rescapées m'appellent comme pour délivrer une parole en péril.

Je fixe cette main dans son lent mouvement de caresse. Le sens du grain, là où nous voudrions faire faille, où tout se fige.

Un instant seulement mon regard s'est perdu dans le cri d'un oiseau, dans le va-et-vient d'une ombre fugace de liane liée au vent.

Des empreintes gravées sur la pierre attestent d'une géologie. Fresques primitives peintes sur le dos d'une caverne... têtes géantes abandonnées à la sculpture mémorable des sources du temps.

Irréalité insigne que tout cela. L'impression soudaine de faire marche arrière, de vivre hors de soi, de mordre sur

l'extérieur. Un nuage de fine poussière auquel rien n'agrippe que le vide.

Mais ce vide, le prendre et le tailler pour en faire œuvre de plein et d'éternité.

L'œil époussette machinalement ces petits nids tendus en poussière d'araignée et ces accrocs à la lumière. Le plat de la pierre dessine les mots autour des courbes creuses pour mieux soupeser notre paume.

Il y aurait là comme une unité, une raison transcendante, accompagnant le lent oubli de soi.

Le temps me fixe dans le temps par une pesante transition : l'état de contemplation.

Il me semble devenir moi-même pierre, statue parmi les statues, sans autre volonté d'écriture ou de lecture, de rejet ou d'absorption, de négation ou d'acquiescement.

Le coma avant la mémoire.

Une communication s'est établie. Ou plus exactement je suis communiqué, je subis cette perle de monde qui me tresse un collier et m'attache à sa coquille par laquelle la perception - nicotine solide - s'alourdit de ma propre existence.

Les palmes des arbres contre le vent du ciel, contre le bleu du ciel. Un oiseau envole son cri dans un froissement d'ailes. Il me faudrait encore lever la tête.

L'effort insensé de soustraire la gravitation à l'attraction .

Ma bouche s'est ouverte démesurément. Un son à peine audible en a traversé les couches premières de la mémoire fossilisée. Il rampe à la verticale contre l'atmosphère solide, s'élève infiniment puissant, infiniment silencieux et inévitable.

Rush de la gangrène dans l'ombre des pierres parlées.

Granit évincé à sa proie. Jusqu'au moment où son manteau déployé enveloppe l'illusion aussi, et s'abat insoutenu sur le vide.

En dessous, plus près des pierres retombe la langue morte de l'oubli sous la tutelle des inscriptions.

Tout se brise et s'éclate alors; le cri jaillit haut et clair dans le ciel redevenu limpide. Je façonne enfin. Je tiens au bout de mes doigts le souffle, et l'empreinte, et le vide ciselé à la parole.

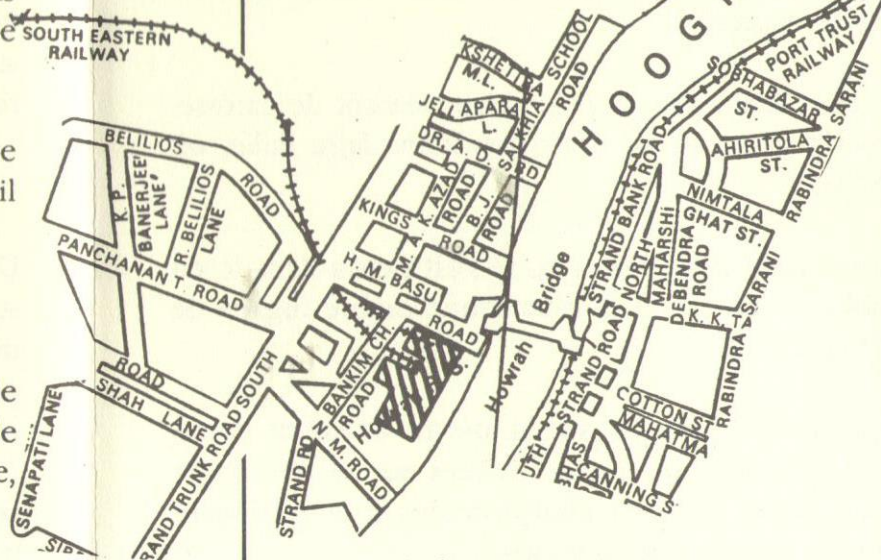
Des pas précipités me devançant le long du chemin que je fuis. Il me semble disparaître au coin de mon œil comme une tache de sommeil lumineuse et brève.

Et derrière moi la peur de me retourner qui me fixe.

La main, restée un instant suspendue, retombe contre le tissu froissé et légèrement humide d'un pantalon de toile. Puis dans la seconde, reprend sa balance naturelle, l'équilibre de sa marche.

Omnibus

Dans le secret des pas



**Philippe
CONSTANTIN-KOTZEV**